

## PRESENTATION DU TRAVAIL DE DOCTORAT.

### L'a priori, l'a posteriori, le pur et le non pur chez Christian Wolff et ses maîtres.

#### I- Comment en sommes-nous venus à cette étude?

Cette étude prend sa source dans un embarras concernant l'approche classique de l'histoire de la philosophie. L'histoire de « la » méthode en métaphysique ne manque pas de soulever un étonnant paradoxe, en ce que l'on découvre très vite qu'il existe plusieurs métaphysiques et non pas une seule. D'un côté, en effet, la tradition de la métaphysique réaliste, essentiellement celle issue d'Aristote et de Thomas d'Aquin, enseigne que cette connaissance est une discipline foncièrement *inductive*, *abstractive*, analogique et non systématique, dont les concepts sont issus génétiquement de l'expérience sensible.

De l'autre côté, il faut bien admettre que le Kant de la maturité, lorsqu'il traite de la métaphysique dogmatique (car il existe aussi chez Kant la métaphysique réflexive au sens transcendantal, qui examine les conditions de possibilité de la connaissance), semble enseigner exactement le contraire de cette tradition, à savoir que *les concepts métaphysiques* sont, *et doivent être* le produit d'une *raison pure a priori*, c'est-à-dire d'une raison pure de toute expérience et de toute collaboration des sens indépendante génétiquement de l'expérience, qui avance et conclut *a priori* sans son concours, élaborant ainsi un système rigoureux et exhaustif de concepts purs.

Comment une contradiction méthodologique aussi manifeste a été rendue possible et a pu se mettre en place au cours de l'histoire des idées? La métaphysique est elle *a priori* ou *a posteriori*, pure ou bien tirée de l'expérience sensible? Il est clair qu'il faut, pour répondre à cette question, se pencher sur l'histoire de ces concepts, de leur émergence en philosophie et de l'histoire de leur application en métaphysique. Et comme la source essentielle de la méthode métaphysique pour Kant est Wolff, c'est bien chez Wolff qu'il faut déterminer leur sens et leur application, et cela d'autant plus que Wolff est encore peu connu et peu pratiqué en France.

#### II- Présentation de la problématique

1) Notre problématique est double.

*Le premier problème* est d'ordre *systématique* : que signifient les concepts d'*a priori*, d'*a posteriori*, de pur et de non pur dans la philosophie de Wolff, et comment fonctionnent-ils ensemble dans son système? Existe-t-il notamment une raison pure de type kantienne dans le système de Wolff? Quelle est notamment la place exacte de la connaissance *a posteriori* dans sa métaphysique, si celle-ci n'est pas le fruit d'une raison pure?

*Le second problème* est davantage d'ordre *historique* : si Wolff a pu fixer le sens de ces termes sans pour autant les inventer de toute pièce, comment Wolff en a-t-il eu connaissance, par quel moyen les a-t-il reçus, et quelle en est, au final, l'origine historique? Ces concepts forment-ils une tradition bien discernable, solide et cohérente, ou n'ont-ils jamais paru que comme des concepts nouveaux, problématiques et incertains?

2) Il existe, nous l'avons dit, une absence notable de recherche spécifique *en français* ciblant l'origine de la notion de la raison pure *a priori*, alors que ces concepts sont historiquement très importants, puisqu'ils définissent chez Kant la métaphysique dogmatique et conditionne entièrement chez lui la réponse au problème de sa scientificité. Il s'agit donc de savoir si Wolff en est l'inventeur ou s'il est le continuateur d'une tradition antérieure qui resterait à déterminer. Or, malgré les efforts d'un certain nombre d'auteurs pour le faire connaître, Wolff

demeure toujours en France très peu connu, et il n'est pas certain par ailleurs que l'image qu'en donne Kant contribue à en donner une image fidèle.

3) Le plan de notre recherche tente de répondre à ces deux problèmes, en deux parties dont une est d'ordre *systématique* et l'autre d'ordre *historique*. La première analyse la théorie de la connaissance de Wolff, essentiellement le rapport exact entretenu entre la raison et l'expérience sensible, alors que la seconde essaie de reconstituer l'origine historique de l'usage des concepts analysés dans la première partie, à travers l'étude des maîtres de Wolff, Weigel, Tschirnhaus, Leibniz essentiellement, puis, au-delà, Descartes, Proclus et Pierre de la Ramée.

4) L'essentiel des recherches antérieures a insisté sur la place très importante de l'expérience sensible dans le système de Wolff, en vue de rectifier une lecture trop rationaliste mise en place au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Elles ont bien mis en évidence l'intrication profonde des deux modes de connaissance dans sa pensée. Si Jean Ecole a pu aller jusqu'à émettre des réserves sérieuses sur la cohérence de cette intrication en pointant quelques contradictions, nous entendons aller plus loin encore et montrer dans ce travail que le mariage entre raison et expérience, tel qu'il est voulu par Wolff, *ne fonctionne pas* et ne peut pas fonctionner de fait, parce qu'on ne peut juxtaposer sans contradiction et sans menace d'incohérence un déductivisme cartésien strict, *a priori*, avec une théorie empiriste de l'abstraction des concepts. Certes, Christian Wolff, héritier de ces deux mouvements philosophiques, a tenté de pallier la dévalorisation de l'expérience par le rationalisme *a priori*, en niant catégoriquement l'exercice humain d'une raison pure et en faisant commencer le savoir par l'expérience, ainsi que par une théorie abstractionniste. Mais comme il assumait par ailleurs la logique et les méthodes de l'innéisme, ainsi que la démarche *a priori* qui en procède nécessairement, il ne pouvait pas parvenir à surmonter cette opposition persistante : nous avons là ce qui explique l'échec de sa synthèse et la crise des fondements qui suivra dans l'école wolffienne au XVIII<sup>ème</sup> siècle.

### **III-Méthodologie employée.**

La méthode employée dans cette étude a été double, en fonction de la double nature du travail de recherche.

5) d'une part, il nous a fallu cibler, traduire tous les textes de Wolff concernant l'usage des concepts qui nous intéressent, pour pouvoir ensuite les lire et comprendre le plus clairement possible la théorie de la connaissance du philosophe. Il est évident que la pensée de Wolff, en dehors de la récente et précieuse traduction du *Discours Préliminaire*, n'est pas encore accessible à un lecteur de langue française, et donc que toute volonté de rendre Wolff plus accessible impose au préalable de traduire le maximum de textes en français, ce que nous nous sommes efforcés de faire en le citant tout au long de notre étude, ainsi que, plus largement, en annexes, où nous avons traduit, pour la première fois en français, la préface de l'*Ontologie* et des passages conséquents de la *Psychologie Empirique* et de la *Psychologie Rationnelle*.

6) D'autre part, il nous a fallu rechercher les occurrences ou un usage implicite d'une raison pure et *a priori* chez les maîtres de Wolff, en lisant les traités que ce dernier a étudiés pendant ses années de formation, ce qui nous a permis de retracer et de mieux comprendre celle-ci. Ceci imposait de nous procurer et d'analyser les ouvrages en question. Ce faisant, il fallait éviter l'obstacle majeur d'une reconstruction forcée qui n'aurait pas tenu compte des incertitudes, des hésitations et des différences propres de chaque auteur rencontré. Car l'histoire de la raison pure à l'âge classique n'est pas nette et n'a pas de contours bien définis, si

bien qu'il serait facile de céder à l'illusion d'une reconstruction claire et distincte pour justifier *a posteriori* une généalogie qui n'existe pas de cette manière. Il a fallu opérer un choix entre ces maîtres, selon leur degré d'influence sur la philosophie wolffienne. Nous avons choisi d'étudier d'abord les influences les plus directes, c'est-à-dire, en premier lieu, les auteurs scolastiques proprement dits, Scharf et Agricola, par qui Wolff a commencé ses études. Puis nous avons poursuivi avec le professeur de ses professeurs, Erhard Weigel, qui préfigure le cadre encyclopédique et rationaliste de la pensée de Wolff, de même que deux de ses disciples que Wolff a étudiés : Sturm et Hebenstreit. Ensuite, nous avons choisi de traiter de Tschirnhaus, car nous pensons que c'est de lui que proviennent matériellement les concepts que nous étudions. Aussi avons-nous détaillé davantage l'analyse de son ouvrage la *Medicina mentis*. Et comme Tschirnhaus lui-même tient ses concepts de Leibniz, nous avons choisi de consacrer un bref chapitre à un opuscule de Leibniz que Wolff lui-même a étudié avec soin : les méditations sur la vérité et les idées.

Pour ce qui est des influences plus lointaines, nous ne pouvions éviter l'analyse de ces concepts chez Descartes, puis de rechercher avant lui qui les avait utilisés. Nous nous sommes plus particulièrement focalisés sur la réédition moderne du *Prologue* de Proclus de Lycie, puis sur la dialectique de la Ramée qui par bien des aspects revendique exactement les mêmes exigences que Wolff.

#### **IV-Difficultés rencontrées**

7) Les difficultés principales se sont concentrées sur la compréhension du détail de la pensée de Wolff tout d'abord, sur l'épreuve de traduction ensuite, et enfin sur l'acquisition de certains ouvrages anciens d'accès difficile.

La pensée de Wolff s'étendant sur de nombreux traités, il a fallu parcourir l'ensemble pour trouver tous les passages concernant notre recherche, en nous aidant des travaux de Jean Ecole pour nous permettre de les cibler *a priori*, puis tenter de reconstruire sa pensée à partir de ces éléments. Certes, l'aspect systématique facilite cette reconstruction, et Wolff utilise un langage clair, mais il ne fallait pas négliger d'éventuelles évolutions dans sa pensée, comme par exemple entre la *Métaphysique Allemande* et *L'Ontologie* à propos, notamment, de la réflexion sur la notion centrale de possibilité, qui n'est pas évidente à exposer. Dans la *métaphysique Allemande*, Wolff affirme encore que la possibilité a pour signification ce qui peut exister, alors que l'Ontologie signale que c'est un sens possible et non le premier sens, qui est la non contradiction logique : le possible est ce qui n'est pas impossible.

Pour ce qui concerne l'accès aux livres, nous avons été grandement aidés par Jean Ecole qui nous a gracieusement offert un grand nombre de traités de Wolff qu'il possédait en double, ainsi que par Mr Theis qui nous a renseigné sur nombre d'ouvrages à consulter. L'outil internet s'est avéré très précieux pour tous les traités numérisés aujourd'hui accessibles en ligne.

#### **V- Résultats de la recherche.**

8) A quoi aboutit notre recherche? En effectuant sa synthèse, Wolff a donné l'impression de consolider scientifiquement une métaphysique déjà sérieusement affaiblie et discréditée, en la rendant systématique. Mais Kant a cru par erreur que cette ontologie œuvrait par raison pure exclusivement, ce en quoi il entre en contradiction avec les intentions de Wolff, qui n'aurait jamais admis que ce dernier estime possible une raison pure qui soit humaine. S'il avait connu la critique kantienne, il aurait perçu celle-ci comme un truisme et un non sens, puisque, de toute manière, l'ontologie, comme les mathématiques, ne sont pas le produit d'une raison pure pour lui. Le fait est donc que l'idée même de raison pure philosophique, contrairement à ce

qu'établit Kant comme une des données initiales de sa démarche critique, n'est pas suffisamment établie comme méthode exclusive de l'ontologie dogmatique pour pouvoir en faire une de ses caractéristiques essentielles. Elle l'est certes chez Leibniz en vertu, chez lui, de l'innéité virtuelle des idées, mais Leibniz est ici contredit formellement par Wolff. Deux auteurs de cette envergure, en désaccord sur ce point fondamental, ne saurait être en mesure de constituer une tradition philosophique solide et établie.

9) Maintenant, si Kant est contredit par Wolff, cela ne signifie pas que ce ne soit pas au prix d'une inconséquence de la part de Wolff, cette inconséquence, de fait, apparaissant dans l'impossibilité de conjuguer correctement chez lui le rapport entre la raison et l'expérience, comme nous venons de le voir. Depuis Descartes, la raison pure s'était implantée dans l'esprit des philosophes, en se liant à une méthode déductive inspirée des mathématiques, mais appliquée à la raison en général : toutefois, cette implantation n'a jamais fait vraiment l'unanimité et a toujours été perçue comme plus ou moins polémique. Tout au mieux a-t-elle été reçue comme un projet, aussi ambitieux en soi que la caractéristique universelle de Leibniz. *L'histoire de la raison pure* avant Kant n'est donc pas claire et distincte, mais plutôt confuse et incertaine. Elle traduit une certaine structure de pensée que l'on trouve plutôt chez ceux qui pratiquent les mathématiques, mais son extension systématique à toute la philosophie, et mieux encore appliquée à la métaphysique traditionnelle en tant que telle (ce qui, pour Descartes, aurait constitué un non sens), n'a guère été vraiment partagée avant que Leibniz n'en suggère le projet au début de sa *Théodicée*. En tout cas, Wolff ne l'a pas défendue lui-même.

10) Puisque notre recherche nous a amené à établir que la métaphysique procédant par raison pure *a priori* n'existait pas chez Wolff, même si son ontologie peut légitimement donner cette impression, notre recherche historique nous a amené par conséquent interroger son existence même. Il nous paraît que la métaphysique procédant par raison pure *a priori* n'a jamais vraiment existé de manière claire avant Kant en tant que *tradition dogmatique* établie, mais plutôt comme un sujet de controverse. Comme elle n'a jamais pu exister non plus sous cette forme de manière suffisamment explicite et évidente avant Wolff, sinon à titre d'horizon plus ou moins nébuleux, ou bien à titre de projet intellectuel, de la part de quelques auteurs qui sont très loin de s'accorder par ailleurs (La Ramée, Descartes, Tschirnhaus, Leibniz). Cette raison pure métaphysique semble en vérité, historiquement parlant, assez peu consistante, trop peu, en tout cas, pour en faire comme Kant l'attribut essentiel de toute métaphysique possible.

## **VI-Pistes de recherches**

11) Notre travail ouvre beaucoup de possibilités d'approfondissement, car, à mesure que Wolff commence à devenir plus accessible en langue française, c'est tout un réseau d'influences intellectuelles qui se dévoile petit à petit et demande à être clarifié et précisé. Le maître de Wolff qui mériterait le plus d'être approfondi, d'après nous, concernant l'existence et la pratique d'une raison pure *a priori* dans son œuvre, est certainement Erhard Weigel, le professeur de Leibniz, qui gagnerait grandement à se faire davantage connaître en France, où il n'existe aucun ouvrage, même succinct, sur sa pensée. Sa philosophie semble se tenir à la confluence entre l'empirisme anglais et le rationalisme allemand, et il serait intéressant d'évaluer, d'après les textes, la cohérence de la synthèse qu'il en fait pour pouvoir la comparer ensuite à la synthèse de Wolff.

12) Une autre piste intéressante à creuser serait d'interpréter le rapport entre Wolff et Kant à la lumière des résultats de notre recherche sur des concepts qui concernent directement la compréhension de la critique kantienne. Comment expliquer le malentendu entre les deux

auteurs, et pourquoi Kant prête-t-il à Wolff la volonté de faire de la métaphysique une science procédant par raison pure *a priori*? Il faudrait alors certainement interroger les wolffiens qui ont pu servir pour Kant de canal de transmission, comme par exemple Meier, Bilfinger, Baumgarten surtout, en interrogeant l'orthodoxie de leur enseignement par rapport à Wolff. Dans quelle mesure Wolff a-t-il été déformé par ses disciples et successeurs immédiats, et pourquoi ceux-ci ont cru bon de faire de la métaphysique une science procédant par raison pure *a priori*.

13) Il serait intéressant de poursuivre le travail de traduction en français des opuscules de jeunesse (surtout la *Disquisitio philosophica de Loquela* de 1704, la *Solutio nonnularum difficultatum crica mentem humanam obviarum* de 1707 et les *Leges experimentiarum fundamentales exhibitae* de 1708) de Wolff, qui dévoilent des aspects originaux du rapport que Wolff entretenait alors entre la raison et l'expérience dans l'élaboration de la connaissance rationnelle.

14) Nous aurions pu aborder plusieurs autres auteurs, que nous n'avons pas pu faire dans le cadre de ce travail, principalement à cause de la difficulté d'accès à leurs œuvres, comme par exemple la *logica Hamburgenses* de Jungius.

15) Par ailleurs, il resterait surtout à approfondir la relation entre la dialectique de Pierre de la Ramée et le rationalisme wolffien, dont nous n'avons pu ici que tracer les grandes lignes. Il est évident que cette piste peut nous mener à découvrir certainement beaucoup d'autres convergences, qui finiraient sans doute par justifier définitivement le classement de Wolff parmi les semi-ramistes, dans la mesure où sa logique, même si elle toutes les apparences d'une logique scolastique traditionnelle, se trouve être plutôt en réalité, comme nous l'avons montré dans notre travail, une logique *dialectique, déductiviste, a priori et systématique*, inscrite dans la tradition de la Ramée, tout comme d'ailleurs l'est en France la *Logique de Port Royal*.

### **Conclusion :**

16) Nous espérons que ce travail apportera sa contribution dans la connaissance de la pensée de Wolff pour les lecteurs de langue française, et de mieux marquer l'importance de cette philosophie dans la compréhension de la métaphysique allemande du XVIIIème siècle. Nous aimerions également que ce travail permette de mieux comprendre l'émergence de la raison pure *a priori*, et d'accéder ainsi à cette vérité : la métaphysique procédant par purs concepts rationnels, de manière *a priori* et sans se baser sur l'expérience, n'est certainement pas la seule et unique méthode imposée à toute espèce de métaphysique. Cette méthode est une démarche très particulière, historiquement bien ciblée, et laissant donc toute la latitude à d'autres méthodes, comme par exemple la démarche inductive et analogique d'Aristote, de pouvoir exister.

**Eclectisme : (eklegein = choisir en grec)**

- a) S'intéresser à des objets très divers sans manifester d'exclusivité.
- b) Tendance à vouloir concilier les opposés (= irénisme)
- c) Choisir les thèses les plus probables pour former un corps de doctrine.

Le premier éclectisme (école d'Alexandrie) cherchait à concilier Platon avec Aristote. L'éclectisme s'oppose au dogmatisme, assimilé à du sectarisme (notamment sceptique), mais également au syncrétisme, qui se contente de juxtaposer des systèmes contradictoires. Ce syncrétisme est par exemple condamné par Victor Cousin. F. Budde représente un « dogmatisme éclectique » typique en Allemagne au XVIII<sup>ème</sup> siècle, de même que chez les post-wolffiens. Daries, par exemple, dans les *Elementa metaphysices*, présente un rationalisme de forme et, au niveau du contenu, une collection de lieux communs.

Christian Wolff est le principal responsable de cet éclectisme allemand au XVIII<sup>ème</sup> siècle, sans forcément avoir voulu être lui-même délibérément éclectique : Wolff ne donne une place à la pensée probable parce qu'il y a d'abord chez lui une pensée certaine, la pensée du *fondement*, notamment le fondement causal, ceci par la justification du principe de raison suffisante. Le problème est que le fondement, chez lui, s'affaiblit par incapacité à prouver efficacement le principe de raison suffisante, en un sens de manière *a priori* par réduction au principe de contradiction, en un autre de manière *a posteriori*, par appel à l'expérience, mais sans qu'aucun mode ne soit suffisant à lui seul. En effet, chez Wolff, démontrer *a priori* n'est pas suffisant : il faut confirmer ce raisonnement par l'expérience. Inversement, l'expérience *a posteriori* ne peut fournir aucune certitude démonstrative à elle-seule, et doit être corroborée par un raisonnement *a priori*. Inévitablement, un conflit de priorité entre les deux modes de démonstration apparaît et conduit à un flottement, puis à l'incertitude générale. Ce « fondement », désormais peu assuré, disparaît alors peu à peu derrière la caution du sens commun, toujours convoqué chez Wolff en fin de paragraphe, qui aboutit assez vite, après la disparition du philosophe, à un constat d'échec de la métaphysique, à une véritable crise de la pensée causale et à l'incapacité de justifier une certitude dogmatique, comme c'est le cas, par exemple, pour le rapport entre l'âme et le corps. L'éclectisme devient chez les post-wolffiens un véritable *probabilisme sceptique*, comme par exemple avec Samuel Formey (*La Belle wolffienne*), qui n'hésite pas à écrire : « Contentons-nous du probable et de ses divers degrés. »